

Aux champs

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1898)**

Heft 21

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-247996>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les Espagnols ont répandu rapidement leur influence. Jusqu'à ces derniers temps, du moins parmi les populations chrétiennes, les révoltes étaient inconnues. L'administration des Philippines était en grande partie confiée à quatre Ordres religieux : les Augustins, les Dominicains, les Franciscains, les Jésuites, qui fournissaient la plupart des curés et des vicaires. Aimé et respecté par ses ouailles, le curé remplissait jusque dans ces derniers temps la plupart des fonctions civiles. Il était le conseiller écouté de tous, l'arbitre des différends, et les écrivains les plus hostiles au catholicisme, comme Elisée Reclus, étaient obligés de reconnaître que c'était à lui que l'Espagne était redevable de la soumission des naturels malais. Jusqu'à la dernière insurrection, l'ordre était assuré par un petit corps presque exclusivement composé d'indigènes et dans les rangs duquel on comptait à peine deux mille péninsulaires. Par malheur, les Espagnols, en introduisant la Franc-Maçonnerie dans le pays, ont battu en brèche l'autorité du missionnaire qui était la seule garantie de cette domination pacifique dont le pays était si justement fier. La secte maçonnique introduite aux Philippines vers 1860, a fait de rapides progrès grâce à l'appui que lui ont prêté certains gouverneurs. En 1896, on ne comptait pas moins de 180 loges et de 25 000 maçons. En 1868, les socialistes déportés aux Philippines s'affilièrent aux Loges du rite portugais. C'est de là qu'est sortie l'association du Katipunam qui, d'après M. Charles Benoist, se propose de « secouer le joug des moines et de l'Espagne, inséparablement, indissolublement unis dans une même haine ».

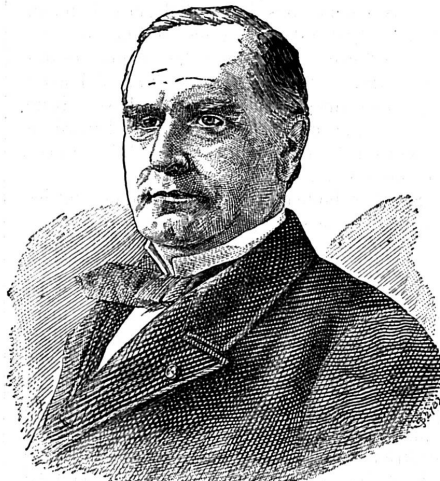
C'est sous l'influence des excitations de la Franc-Maçonnerie qu'éclata l'insurrection qui, en 1896¹⁾, faillit ravir ses riches possessions à l'Espagne. A cette époque, le maréchal Don Ramon Blanco y Erenas, marquis de Pena-Plata, aujourd'hui gouverneur de Cuba, était gouverneur des Philippines. Il n'avait à sa disposition à Manille que des troupes indigènes et deux bataillons péninsulaires, l'un d'artillerie, l'autre d'infanterie de marine. Ne s'attendant pas à une insurrection, le maréchal avait dégarni l'île de Luçon pour guerroyer contre les Maures de Mindanao. Tout à coup, un millier de soldats indigènes se révoltèrent, et, comme s'ils n'attendaient que ce signal, plusieurs milliers de conjurés attaquèrent la ville de Manille. Le maréchal fit appel au dévouement de la colonie espagnole qui fournit un bataillon de volontaires. La petite escadre, mouillée devant Cavite, débarqua 500 marins. Grâce à ces renforts, le gouverneur parvint à repousser les insurgés qu'il n'osa pas cependant poursuivre. M. Canovas del Castillo envoya un officier énergique, le général Polavieja, avec un corps de troupes assez considérable qui, en quelques semaines, eut raison des insurgés. Il devint gouverneur des Philippines et eut pour successeur le général Primo de Rivera, puis le général Augusti.

Sur ces entrefaites, éclatait la guerre avec les Etats-Unis, et la flotte américaine du Pacifique, concentrée sans bruit à Hong-Kong, dès le début des hostilités, portait à l'Espagne le coup terrible et inattendu qui allait ébranler sa puissance sur les rivages asiatiques.

1) Le complot devait éclater le 15 août 1896. Il fut révélé par une vieille Malaise qui alla avertir les religieux du monastère d'Imans où elle se confessait. « A son retour, dit Tung-Tao, un des chefs de la révolte, elle nous avoua sa trahison et nous demanda la mort. Nous la fuâmes, et, laissant son cadavre en pâture aux animaux sauvages, nous donnâmes à nos hommes le signal attendu. Ils s'emparèrent du couvent, pendirent et noyèrent les religieux, découpèrent en morceaux le confesseur de la vieille ». Les insurgés racontent eux-mêmes que, pendant tout le cours de la guerre, ils écorchaient vivs ou brûlaient vivants leurs captifs.

Donnons en terminant quelques détails sur Manille et sur l'immense baie, véritable mer intérieure, qui a servi de champ de bataille aux escadres du commodore Dewey et de l'amiral Montojo.

Construite au fond de l'immense baie dont la masse volcanique de Corregidor couvre en partie l'entrée, la capitale des Philippines, avec ses faubourgs populeux qui s'étendent le long de la rivière Pasig, affluent du grand lac de Bey, occupe une surface qui n'est pas moindre de 12 kilomètres carrés. La cité proprement dite, la « Manille murée », enfermée dans les anciens bastions, comprend le palais du gouverneur, les casernes, les monuments administratifs. A côté de cette cité enfermée dans ses murs comme dans une étroite prison, on aperçoit des quartiers qui forment comme autant de villes distinctes. C'est dans les quartiers commerçants de la rive droite, Binondo, Tondo, Santa-Cruz, Sampaloe, reliés par deux ponts à la ville, et résidences des négociants européens et chinois, que se concentre toute l'activité. Autour de ces faubourgs, des huttes grossières abritent une partie de la population indigène. Outre les marchands chinois, fort nombreux, la capitale des Philippines compte onze grandes maisons d'exportation anglaises, dix-sept allemandes et une seule française.



M. Mac-Kinley.

Souvent secouée par des tremblements de terre, Manille n'a point d'édifices d'un caractère grandiose, mais elle possède les principaux établissements d'instruction publique, ainsi que l'Observatoire et l'école de peinture. Manille n'a d'importance que par ses fabriques de tabac et son commerce général. Comme centre d'échanges, elle est admirablement située, à l'issue d'une rivière navigable et d'une mer intérieure qui lui assure les produits de toute une province, et sur une vaste baie de 200 kilomètres de pourtour, où les flottes réunies du monde trouveraient place. La population de Manille et de ses divers faubourgs est évaluée à 250 000 âmes.

Tout autour de cette mer intérieure s'élèvent plusieurs villes et bourgs. Au Nord, relié à Manille par des tramways à vapeur, on remarque le bourg de Malabou, où se trouve la plus importante fabrique de cigares des Philippines, qui occupe parfois jusqu'à 10 000 ouvriers. Plus au Nord, sur un arroyo du fleuve Pampanga, est située la riche cité de Bulacan qui compte environ 12 000 habitants. Au Sud, à 13 kilomètres environ de la capitale, protégée contre la vague par un long promontoire sablonneux dont elle a emprunté le nom, la

ville de Cavite, avec ses forts, son arsenal, ses chantiers, ses fabriques, constituait le boulevard principal de la puissance espagnole dans les Philippines. Couverte en partie par la masse volcanique de l'île de Corregidor, où l'on avait installé quelques batteries, la rade est exposée à toutes les surprises d'une flotte ennemie qui peut pénétrer par deux immenses ouvertures, l'une de six ou sept kilomètres, au Nord, l'autre de 10 kilomètres au Sud.

Dans la nuit du samedi 30 avril, à la faveur de l'obscurité, l'escadre américaine, qui comptait huit navires parmi lesquels quatre croiseurs à grand tonnage, protégés par un pont cuirassé et puissamment armés, entra dans la baie sans que les Espagnols eussent soupçonné sa présence. Le guetteur du phare de Corregidor ne donna l'alarme que lorsque les navires étaient entrés dans la baie, et les batteries qui bordaient la passe ne pouvaient, par leurs coups de canon, qu'avertir la garnison de Manille de l'attaque qui allait être dirigée contre elle. L'escadre de l'amiral Montojo, composée d'un certain nombre de petits navires sans valeur militaire et de deux croiseurs non protégés, l'un en bois, l'autre en fer, la *Reina-Cristina* et la *Castilla*, tous les deux beaucoup plus puissamment armés que les navires ennemis, n'hésitait pas à engager contre les assaillants une lutte inégale. Nous ne connaissons les péripéties du combat que par les dépêches laconiques arrivées à Madrid avant la rupture du câble. Après une violente cannonade, ces deux navires prenaient feu. Dès la fin de la journée, la vaillante escadre espagnole était anéantie.

Aux champs

Arbres plantés le long des routes. — Les œufs. — Destruction des rongeurs.

Dans nos contrées, les communes profitent de la subvention accordée par l'Etat pour planter des arbres le long des routes : c'est une excellente innovation. Mais en général, une fois la plantation faite, on la néglige trop. Or, pas plus le long des routes qu'ailleurs, les arbres ne doivent être délaissés. Il serait bien à désirer que les crotins, les gadoues ramassés sur les routes, profitassent aux arbres qui sont plantés le long des chaussées, au lieu d'être vendus ou employés à d'autres usages. Chez nous surtout où les routes sont bordées d'arbres fruitiers. La croissance et le rapport de ces arbres en seraient augmentés et, sur une certaine étendue, le produit ne serait pas à dédaigner. Les routes, un peu fréquentées, fournissent une assez grande quantité de fumier et de matières fertilisantes et il est bien juste que les arbres, qui agrémentent ces routes bénéficient de ces engrais. Ce serait l'affaire des cantonniers et des voyers-chefs de prendre la chose en mains. Les communes leur en seraient reconnaissantes.

* * *

Les œufs ont un pouvoir alimentaire comparable celui de la chair des jeunes animaux ; c'est une sorte de viande à l'état naissant ; cela nous explique pourquoi leur rôle est si grand sur nos tables. Non seulement ils se préparent en plus de 500 manières, mais ils sont la base de tout assaisonnement alimentaire moderne.

L'œuf est bon contre les dérangements d'entrailles, l'entérite (inflammation des intestins) et la sensibilité gastro-intestinale. Toutefois, certains estomacs ne peuvent ni le souffrir ni le digérer. En général, il ne convient pas aux bilieux, et il a la propriété d'aggraver les douleurs et les crises épathiques.

Le jaune d'œuf délayé dans l'eau chaude sucrée et aromatisée d'eau de fleurs d'orangers donne le lait de poule, dont on connaît les propriétés. Le blanc d'œuf battu dans l'eau donne l'eau albumineuse, employée en médecine dans les diarrhées et dissenteries et comme antidote des sels de plomb et de mercure. Le blanc d'œuf est aussi employé avec succès en pansement contre les brûlures.

* * *

On ne connaît jamais assez de moyens pour détruire la race justement maudite des souris et des rats. En voici quelques-uns qu'il n'est pas inutile de rappeler : en premier lieu il ne faut pas négliger l'ancienne ratière, amorcée avec du fromage ou du lard grillé et tous les pièges connus pour cet usage. En second lieu, on bouche tous les trous qu'on peut découvrir avec un mortier auquel on mélange du verre pilé, après y avoir déposé quelques tartines de pâte phosphorée. Dans les coins fréquentés par les rats, on place de petits tas de chaux vive en poudre mélangée avec du sucre également en poudre et à côté une soucoupe pleine d'eau. Les rats ne manquent pas d'absorber et le sucre et la chaux ; cette dernière entre aussitôt en ébullition : les rats ont soif et boivent l'eau mise à leur portée ; la boisson qu'ils absorbent active l'effet de la chaux et les fait crever. On peut aussi recouvrir une toupine en terre commune un peu profonde de parchemin découpé du centre à la circonférence. Au-dessus on suspend au plafond par une ficelle un morceau de lard grillé. L'odeur de l'appât attire les rats, ils s'aventurent sur le parchemin qui cède, et les laisse tomber dans la toupine. Si le récipient a des parois bien lisses aucun des prisonniers ne pourra s'évader.

L'académie de Dijon, il y a de cela bien des années, recommandait les deux recettes suivantes :

Pâte d'ellébore. — Racine d'ellébore blanc (*veratrum album*) en poudre et miel ou mélasse de chacun 50 grammes, semence de strophysaigre pulvérisée 120 grammes ; gruau d'orge 98 grammes. On forme du tout, en y ajoutant un peu d'eau s'il est nécessaire, une pâte ferme qu'on divise en boulettes de la grosseur d'une noisette.

Pâte de noix vomique. — Noix vomique rapée, 180 grammes, farine ou mie de pain 98 grammes ; de la graisse du en suffisante quantité pour lier le tout et en former une pâte qu'on partage en boulettes comme la première. On place les boulettes dans les trous des rats, et on fait une nouvelle visite le lendemain pour s'assurer si elles ont été mangées, à l'effet d'en jeter de nouvelles au besoin. Il faut éviter de conduire les chiens avec soi pendant cette opération.

L'une et l'autre recette est bonne, dit-on pour la destruction des rats.

Comme ils pullulent dans certaines écuries les *Feuilles ornithologiques suisses* indiquent encore cette recette : On fait bouillir de 3 à 4 décilitres d'huile de lin pure, en remuant constamment jusqu'à ce que le liquide ait la consistance d'un sirop épais. On enduit avec cela quelques planchettes bien rabotées, mais d'un côté seulement et de manière à laisser tout autour un bord de 6 centimètres environ sans enduit. On place le soir ces planchettes sur le sol, on met au milieu quelques morceaux de lard rôti ou de fromage. Les souris qui viennent se promener sur cette glu s'y collent infailliblement et l'on peut les cueillir le matin pour les faire passer de vie à trépas.

LETTRE PATOISE

En la rédaction di Pays di duemoine.

Monsieur le rédacteur,

An m'on dit que mon hichtoire de St-Grelu (in saint de mai laigon) ne vos é pe trop scandalisai, main que les dgens an aint bin rié. Adje-deu, i vos envié enne être hichtoire in po pu sérieuse.

Ecoutai.

Ai y é dje longtemps que des djuènes dgents ne pailant pu que de l'émancipation des fannes. (Vos saite qu'ai y en é trop bin que sont dje trop émancipaiés.)

Ai l'en vorrin faire des préfets, des députais, des djuges, des avocats, des notaires, des soudais : i ne sai pe encoué trop quoi. Ces baidgés ne djāsan dirche que pou laire piaigi és baichattes : les pouère aflins n'aint piépe in poi d'expérience. Voici c'man le prouvai in véve boérudjais de Poérraintru, qu'à l'aivu soudai dain le temps de Napoléon, et qu'aivai in sabre qu'ai l'appellai son *pacifique*. Hein ! dis donc ! diait aidé le véve Caillet. Ai y aivait, diait é, dain enne grosse velle. in chire que v'lai saivoi tiu était maître dain les ménaidges. Pou s'en aichurié, ai fesé ai tchergé in gros tchié tot pien de crattes d'ués ; ai y fait aipondre quaitre bé tchevās, les moiyou de son étale, et dié en son valat : « T'adré dain totes les rues de lai velle, « te t'errâtré devain totes les majōns, et de- « maindré : *Tiu à maître tchie vos ?* Laivou « que les fannes seraint maîtres, te bayeré in ié « laivou que cā seré l'hanne, te bayeré in « tchevā. E-te bin compris ? » — Dé aye maître, dié le valat.

Stu ci se botte en route, et airivai devaint les majōns, ai fesé sai demande : « *Tiu à maître tchie vos ?* — C'ā note fanne, répond l'hanne. — Teni, voici in ié, pou vos ».

Tot poitcho, c'ā lai même demande et lai lai même réponse. Ses crattes sè vudant, main les tchevās demoirant. En lai fin, in hanne dié : « C'ā moi que seule maître. — En ci cas li, vos ai droit de paré iun de mes tchevās. Prente stu que vos voérai. » Not hanne qu'était maître tchie lu, (qu'ai prétendait à moins) examine les quaitre tchevās, ai peu aipré les aivoi bin ravoielié dié : « Déponte ste noiratte. » Main sai fanne qu'était chu lai pouette y crié : « Nani Batiche prend lai grigette » — Nian répond l'hanne, lai noire me piā meu. — Lai grigette é bin pu de djet, reprenié lai daime, tian nos adrain in tcherra, elle veut bin meu fidiurié que cte noire. — Eh bin ! di moment que c'ā dinche, se te veut. Déponte cte grigette, dié l'hanne à valat. — Oh, diéstu, poiche que vos s'léchiēte commaindai pai vote fanne, lai tchose à tchaidgie, vos airais in ié c'man les âtres. » Le tcherton débité tos ses iés et raimoiné les quaitre tchevās en son maître.

Dites me mitenain vos âtres les saivaints, vos idées chu l'émancipation des fannes : se c'ā és hannes ai faire lai soppe, ai échaippai les paisats, vou bin és fannes ai commaindai les soudais ? !

In Aidjolat,

qu'aimè vouere tchétuun an sai piaice.

Récréations du dimanche

Solutions aux questions posées dans le N° 19 du *Pays du Dimanche* :

68. ÉNIGME.

Le miroir.

69. LOGOGRIPHE.

Ange (âne, âge, an).

70. CHARADE.

Bas-Aar (Bazar).

71. QUESTION.

Parce que cent ares font un hectare (un nec-tar).

Ont envoyé des *Solutions complètes* : MM. Grégoire et Rudi à Gratz.

Ont envoyé des *Solutions partielles* : MM. Deux cousines Marguerite à Boncourt ; Trois miss Thériques à Boncourt ; Joseph Grimaitre à Montignez ; Deux Boillat, étudiants à la Chaux.

76. LOGOGRIPHE.

Je suis, sans tête et queue, une plaine liquide. Remettez-les, je suis une chose solide.

77. MÉTAGRAMME.

1. Pour commencer, je te souhaite De l'avoir, fait de beaux ducats.
2. Bien que chacun de vous le mette, Nombre de peuples n'en ont pas.
3. L'avocat chez qui l'on m'amène, Dans son intérêt me poursuit.
4. Quiconque marche ou se promène, Me connaît et de près me suit.
5. Tu l'as, quand le barbier en pose Sur toi s'escrime à fleur de peau, Et l'on peut expliquer la chose En disant que c'est à niveau.
6. Enfin pour clore la série Après ce tour d'esprit adroit, Devin, reconnais, je t'en prie, Que moi, je le suis à bon droit.

78. ÉNIGME.

Je suis une ville de France D'une capitale importance. Mon nom est fait comme un bonnet Dont chaque bout, avec aisance Peut être base ou bien sommet. Et qu'on me renverse, en effet J'ai toujours même consonance.

79. MOTS EN TRIANGLE.

Remplacez les X ci-dessous par des lettres de manière à trouver horizontalement et verticalement les mêmes mots dont les définitions suivent :

- | | |
|----------|-----------------------------------|
| XXXXXXXX | 1. La vie en est remplie. |
| XXXXXX | 2. Se trouve au ciel. |
| XXXXX | 3. Synonyme de chemin. |
| XXXX | 4. Ont sauvé le capitole. |
| XXX | 5. Pronom au pluriel. |
| XX | 6. Note de musique sans l'accent. |
| X | 7. Se trouve dans un mets. |

Envoyer les solutions jusqu'au mardi soir 24 mai.

Cote de l'argent

Du 11 mai 1898

Argent fin en grenailles fr. 100,50 le kilo.

Publications officielles

Mise au concours

La place d'Agent de poursuites du V° cercle de district des Franches-Montagnes. S'inscrire jusqu'au 16 au greffe du tribunal.

Convocations d'assemblées

Boncourt. — Le 15 à 1 h. pour passer les comptes et prendre une décision concernant des jardins.

Cœuve. — Le 15 pour accorder un chésal et s'occuper d'un chemin.

Corban. — Le 15 à 2 1/2 h. pour passer les comptes et fixer le taux de l'impôt.

Assemblée bourgeoise immédiatement après. *Fregiécourt.* — Le 15 à 2 h. pour voter le budget et fixer le taux des impositions communales, ratifier un achat d'immeubles, décider la vente de divers chésaux, etc.